

*Intervention dans une réunion organisée par la Scuola freudiana, à Milan, le 4 février 1973. Parue dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 78-97.*

<sup>(78)</sup>Or la question écrite... Puisqu'on me l'a transmise... pour l'instant c'est plus commode, je la lis :

« Votre discours procède de ce qu'on peut saisir dans l'expérience analytique, comme il devrait se passer pour tout discours véritablement analytique ». Il y a donc une question qui m'est posée par mon expérience analytique – dit-il – et que je vous propose : « Il me semble saisir, pour autant que l'on peut, l'inconscient comme lieu de l'émotion (entre parenthèses : jouissance, angoisse) en quelque sorte innommable. L'on pourrait peut-être dire qu'il y a une tendance à la limite où toute relation, ou bien articulation, va disparaître. Je trouve pour moi difficile de concevoir cette homogénéité-limite dans son articulation avec l'articulable, à savoir, entre guillemets, avec une certaine imprécision terminologique, de l'innommable avec le nom ».

C'est une question dont, en somme, je comprends très bien qu'on me la pose à propos, justement, de ce que j'ai dit ce matin. Ceci ressort évidemment de l'idée qu'on se fait, qu'on croit pouvoir se faire, de ce qu'on appelle d'habitude, au moins en français, et ceci depuis un temps court... de ce qu'on appelle l'affect.

Il s'est trouvé en somme au début de ce siècle, des gens pour penser, s'imaginer, que les mots, ce n'étaient que des mots, et que tout ce qu'on pouvait enregistrer par une action psychothérapique, c'était quelque chose qui relevait... qui relevait de je ne sais quoi d'ineffable, justement... au dire de ceux qui voulaient expliquer comment il pouvait bien se passer quelque chose par ce rapport qu'on a appelé depuis, avec beaucoup d'insistance, la « relation médecin-malade ». Il fallait absolument en somme que ça ressorte d'une sorte de thaumaturgie, de miracle ; pour expliquer l'étrange, enfin, l'inhabituel <sup>(79)</sup>de cette action de la parole, il fallait recourir à cette idée, que c'était par l'intermédiaire de quelque chose qui n'a jamais été défini – parce qu'après tout l'affect, à part ceci, que ça c'est pas intellectuel, on n'en saisit pas bien la définition ; enfin, justement, il s'agit de choc, de modification du type... du type qu'on appelle émotionnel, c'est-à-dire de quelque chose qui peut se traduire par une modification du rythme cardiaque, par exemple, ou de la tension artérielle... enfin, c'est des choses qui en effet surviennent, c'est bien connu, dans l'émotion...

Freud, quand il a fait son article sur *Die Verdrängung*, le refoulement, a distingué le contenu de ce qu'il appelle pour lui idéique, et qui n'est pas soutenable d'autre chose que d'un support signifiant... a bien marqué quelque chose qui est écrit tout bonnement dans son texte : c'est à savoir que ce qui est refoulé, c'est bel est bien quelque chose de l'ordre... de l'ordre du signifiant : il y a un mot qui est là, repoussé par le tissu même de la phrase, et c'est, de l'émergence de ce mot, qui n'est pas impensable, c'est de la réémergence de ce terme que quelque chose dans la phrase se complète et en somme lui donne un tout autre sens.

Il discute, n'est-ce pas, la question de l'affect, c'est à savoir si ça ne serait pas l'affect qui serait refoulé. Il en discute, il est assez frappant et plutôt à la faveur de mon interprétation, que...

la façon dont il tranche, c'est tout le contraire... c'est qu'à ces mots qui recouvrent un certain mot-clef, à ces mots reste associé un affect qui en est tout à fait distinct.

Je veux dire que ce qui se produit dans le texte même, puisqu'on peut l'appeler ainsi, de la vie psychique dans la névrose... c'est justement ceci : que des mots qui en apparence décidaient une cogitation sur le monde, qui en apparence ne nécessiteraient pas un affect...

... Pour exemplifier ce que j'appelle à l'occasion affect, il y en a un qui est bien caractéristique, et d'autant plus caractéristique qu'après tout c'est Freud qui l'a mis en valeur : c'est ce qu'il appelle l'*Unheimlichkeit*, c'est-à-dire, ce qu'on a traduit, ce qu'on peut traduire, en français – je ne sais pas comment le faire en italien – le sentiment d'étrangeté.

Le sentiment d'étrangeté est précisément quelque chose qui se distingue d'apparaître à propos de choses qui, d'un premier aspect, sont des plus communes, des <sup>(80)</sup>plus ordinaires, des plus familières : et c'est à ça, à ce trait que se signale un certain sentiment qu'il s'agit là justement, de choses pas familières du tout... tout à coup, à propos de choses qu'on sait bien être familières... C'est quelque chose qui sans doute est un affect, mais qui n'est nullement refoulé.

C'est à propos d'un texte, d'un texte articulable que le phénomène se produit. Et c'est à la résurgence, enfin, à l'évocation, à l'occasion par la divination, l'intuition, mais l'intuition guidée, déjà, par une certaine... une certaine habitude, enfin, un certain savoir, il faut bien le dire, du psychanalyste, que le psychanalyste peut de temps en temps réussir ce coup, qui est, enfin, vraiment familier.

Je vous l'ai dit ce matin, enfin, l'interprétation des rêves c'est pas autre chose.

Le psychanalyste, dans une certaine période d'or de l'expérience analytique... c'est par l'introduction d'un mot qui change tout le sens de la phrase, qu'il résoudra ce qui était là, affect en quelque sorte errant, mais pas refoulé du tout.

Freud, malgré tout, le dit de la façon la plus simple : s'il y a quelque chose qui n'est pas refoulé, qui reste errant, c'est justement l'affect.

C'est au contraire de la découverte de ce qui dans l'articulable... un articulable qui n'est pas toujours articulé, qui n'est pas toujours à la portée du psychanalyste, n'est-ce pas – c'est au niveau de l'articulable à la chose, avec un support parfaitement signifiant, que se justifie, si on peut le dire, secondairement ce qui était affect.

C'est là tout de même une nuance importante, n'est-ce pas... la personne donc qui a écrit ces quelques lignes... je vous remercie, n'est-ce pas, parce que c'est une question très intéressante, et qu'il faudrait évidemment illustrer par des exemples, mais je veux en rester, parce que nous avons quand même un temps mesuré, je veux en rester à l'accentuation de ce dont il s'agit.

Freud lui-même là-dessus est très clair : c'est de quelque chose dont l'irruption... l'irruption du refoulé est quelque chose qui est beaucoup plus lié, dans le texte de Freud, au support verbal.

Quand on l'imagine du dehors, la caractéristique du refoulement est toujours un affect, qui, si je puis dire, lui, est là présent... Dans quelque sorte de névrose qu'il s'agisse, l'affect est là.

<sup>(81)</sup>On ne peut pas dire que la névrose obsessionnelle, par exemple, ne soit pas chargée d'affect... il se manifeste à tout instant. Ce qui est très, très profondément voilé, c'est une articulation, par exemple à un vœu de mort qui, lui, ne l'est pas, d'aucune façon, articulé, et il est évident que ce n'est pas en l'énonçant, purement et simplement, que l'analyste peut le mettre en valeur.

Contrairement à ce qui se passe dans un certain nombre d'autres cas, où le refoulement est beaucoup plus simple, et où la simple suppléance d'un mot change tout à fait le sens d'une phrase et y introduit de la façon la plus crue un vœu... un vœu de satisfaction qui est complètement paradoxal, parce que le sujet ne sait rien de ce qu'il demande vraiment. On le fait s'apercevoir de ce qui est vraiment son vœu.

Je parle du vœu, je veux dire de quelque chose qui est tout à fait capable de s'articuler. Entre le vœu et le désir, je vous l'ai dit ce matin, il y a un monde.

Il ne suffit pas de faire le vœu de quelque chose pour savoir à quel désir ça répond ; et l'interprétation, c'est évidemment au niveau du désir qu'elle se situe. Mais la simple restauration-restitution de la demande dans sa teneur est quelque chose qui restitue l'affect, quel qu'il soit, ce qu'on appelle ici l'émotion... restitue l'émotion à sa place. Il faut tout de même dire ceci : c'est que, mis à part certains moments exceptionnels, une analyse ne se passe pas, ne s'opère pas par une série de ces coups émotionnels.

Quand on a un peu l'expérience de l'analyse, c'est tout de même pas ça, c'est très différent.

Donc ce n'est pas l'affect qui est refoulé : c'est toujours quelque chose qui est de l'ordre du signifiant.

Le signifiant, d'ailleurs, ce n'est pas simplement le nom... Le verbe c'est tout autant quelque chose, n'est-ce pas : non seulement ça l'est, mais ça l'est d'une façon capitale.

Pour tout dire : s'il y a lieu de centrer quelque part l'attention, c'est sur des énoncés comme ceux qui se trouvent dans Freud, articulés sous le titre, par exemple, de *Ein Kind wird geschlagen*, ce qu'on traduit en français, comme on peut, par *On bat un enfant*.

Lisez cet article... c'est là quand même qu'on touche du doigt ce qu'il en est du fantasme.

Je n'ai pas parlé ce matin du fantasme, parce que je <sup>(82)</sup>ne pouvais pas tout mettre, comme ça, dans un même sac. Enfin, c'est malgré tout la limite du temps qui l'impose.

*Ein Kind wird geschlagen* : qu'est-ce qui en fait la valeur érotique ?

Freud signale avec une très grande précision, dans quel cas, chez quel sujet, il a vu la prévalence érotique... à savoir ce en quoi un fantasme, qui est celui d'un enfant battu, peut en quelque sorte soutenir l'attirance érotique.

C'est un texte dont il faut bien dire que la nouveauté est tout à fait tranchante à l'époque où il sort : qui avant Freud a jamais osé remarquer qu'un désir, pour qu'il émerge de quelque chose qui est profondément lié à l'excitation sexuelle, se supporte d'une scène imaginée, dont il développe en quelque sorte toutes les variations possibles.

À savoir : à supposer que cette scène ne soit pas seulement imaginée, qu'elle ait eu un support dans l'expérience passée du sujet, elle est quoi ? Je vous passe les différences intermédiaires, mais enfin il y a un intermédiaire tout à fait essentiel : c'est celui qui se rapporte à l'amour du père. L'enfant qui est battu, c'est l'enfant dont le père montre qu'en fin de compte il est peu de chose auprès de celui qui justement fantasme, de celui qui est témoin de ce châtement.

C'est une dialectique... une dialectique, quoi ?, des plus précaires, et d'autant plus précaire que Freud – c'est au temps de son analyse du fantasme comme tel, relevée dans cinq ou six cas de fantasmatisations chez des malades – cette histoire du père, il avoue qu'en fin de compte on ne la fait resurgir... jamais. C'est simple, hein ?

À la fin, c'est quand même le sujet lui-même qui est en cause, se dissimulant derrière l'anonymat justement – pour répondre à la personne qui m'a posé le problème – ... l'anonymat parce que le nom, en fin de compte, c'est bien le nom propre.

Ce *on* cache quelque chose, qui se montre avoir un rapport très étroit avec la jouissance en tant que... la jouissance, de toutes celles qui sont liées au corps, celle qui va le plus près de la jouissance... – là je fais attention parce que je veux éviter les glissements – celle qui va le plus près de la jouissance de l'acte sexuel. Et <sup>(83)</sup>l'acte sexuel, ça ne veut pas dire qu'il est fondé sur un rapport qui serait en quelque sorte inscrit dans le rapport des corps : c'est justement en tant que cette jouissance est là, c'est le cas de le dire, ineffablement, mais ineffablement au sens où justement il s'agit d'une impossibilité du dire, que rien dans aucun dire ne répond à ce qui dans Freud lui-même, n'est-ce pas, est maintenu de la mythologie de l'éros, de l'éros comme unissant.

S'il y a quelque chose de décevant au sens premier que j'avais évoqué ce matin... il n'y a rien de plus décevant que ce qu'on appelle le rapport sexuel. C'est très précisément qu'il tourne court, qu'il a une fin, et qu'au-delà de cette fin, d'ailleurs, il a un certain nombre d'effets, d'effets seconds : pas chez les deux partenaires, il y a un certain nombre d'actes seconds chez l'un des partenaires, chez la femme. Et c'est très précisément en tant qu'invinciblement les partenaires restent deux, qu'il est tout à fait faux de le mettre, ce « rapport sexuel », sous le chef d'un éros qui serait caractérisé par je ne sais quel appétit universel de la fusion en un. S'il y a quelque chose qui ne fait pas un, c'est très évidemment l'étreinte sexuelle.

Il est évident que j'ai dû y mettre ce matin un autre accent, et que pour dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il faut centrer ça quelque part. Et si je le centre au niveau de l'effet

du langage, c'est très précisément en ceci : que ce que le langage instaure, situe, introduit dans le monde, c'est quelque chose dont il n'est pas mauvais de l'appeler, de le qualifier d'écriture.

Le langage est toute cette accumulation, ce cumulus de jouissance que j'ai évoquée ce matin et qui semble concentré comme sur des pointes, des pics..., enfin, il y a aussi des effets de pluie, des effets de ravinement, n'est-ce pas, dans cet ordre... dans cet ordre, si vous me permettez un jeu de mots que permet le français : c'est que ce que nous touchons, ce que l'expérience nous laisse dans la main depuis le temps que ça se passe, c'est *l'écrit-vain* mais en deux mots.

Ce dont il s'agit, c'est bien là où je me pose la question : est-ce que ce que j'ai essayé de supporter par des symboles quasi-algébriques, enfin, ce que j'appelle l'objet petit *a*, ou ce que je désigne de ce grand *A*, de ce grand *A* barré en plus, et pris comme tel pour signifiant, c'est-à-dire ce lieu de l'Autre, dans lequel toute une pensée traditionnelle situe... situe quoi ?... enfin, l'être <sup>(84)</sup>suprême, un mythe autant dire... comme nous ne savons pas du tout qu'est-ce c'est que l'être, l'être à portée de notre main enfin... toi... toi... en quoi vous croyez être. Tant mieux pour vous. Si j'en étais aussi sûr que vous, je ne serais pas analyste, hein ?

Ce que l'analyse nous révèle, c'est justement l'issue, la sortie de ce mythe de l'être... de ce mythe de l'être qui n'a vraiment pas d'autre support que celui que lui a donné la pensée cartésienne. C'est évident qu'il y a quelque chose d'irréductible dans la pensée : mais rien que là et à partir du moment où, cette pensée, nous sommes loin de complètement la couvrir et pour cause – parce que c'est bien plutôt le joué ou même comme j'ai dit ce matin, le joui que nous sommes – à partir de ce moment-là on voit bien que l'être est quelque chose qui un tant soit peu se dérobe. Il y a une chose très certaine, c'est qu'il n'y a pas de trace dans la pensée freudienne, d'une association de l'être avec l'inconscient.

Freud, quand il a tenté de substantialiser, dans sa seconde topique, ce dont il s'agit, il a appelé l'inconscient le *ça*.

Mais c'est ça qu'il y a de frappant, c'est que le *ça* ne moufte pas. La confusion du *ça* et de l'inconscient est tout à fait impossible.

Le *ça*, quoi qu'il ait pu en faire un certain nombre d'esprits imaginatifs, Groddeck y compris, le *ça* c'est le non-être.

Si *ça* a quelque part rapport avec l'inconscient, c'est justement en tant que le *ça* c'est pas du tout pareil.

Le *ça*, en fin de compte, c'est justement l'impensable, c'est l'instant de mort, et c'est bien ce qu'il a osé aussi mettre à la limite.

Alors, il y a quelque chose qui me paraît digne d'être relevé dans cette question qui vient de m'être posée, c'est que, l'émotion, on y met là deux catégories : la jouissance d'une part, et puis l'angoisse.

Est-ce que vraiment... : jamais personne a mis la jouissance sous la catégorie de l'émotion, hein ?

C'est très étrange, n'est-ce pas, ce glissement théorique.

L'émotion, c'est quelque chose qui se traduit par un choc suivi d'ondes, quelque chose qui vient... vient à frapper,... d'inhabituel, et puis pendant un certain temps ça vibre, ça se perpétue. Jamais personne n'a <sup>(85)</sup>même osé... et Freud ne parle pas d'émotion, il parle de tension, n'est-ce pas. Le principe du plaisir est censé être supporté par une tension, par le fait qu'une tension est trop élevée, et ça entraîne une réaction de dérobade, de fuite soit en avant soit en arrière... qu'importe.

Cette tension, c'est quelque chose qui est tout de même considéré comme beaucoup plus fondamental que cette irruption passagère qui se caractérise du terme d'émotion.

Je suis là plutôt en train de débayer, n'est-ce pas, je vous donne quelques indications... enfin, j'essaie quand même de vous donner un vocabulaire... Ce vocabulaire, bien sûr, il dépend lui-même d'une certaine articulation des phénomènes : dans un tableau que j'avais

présenté il y avait un certain nombre de termes où l'émotion intervenait, mais à la condition de la distinguer de l'émoi, de la distinguer de l'empêchement, de la distinguer de l'embarras, qui sont aussi des termes qui ont leur sens précis et leur valeur. C'est une notion confuse que d'y englober quelque chose comme la jouissance.

La jouissance est très spécifiquement liée à l'existence du corps... C'est le fait de l'être parlant qu'il puisse y avoir ce que j'appellerai, à proprement parler, abus de cette possibilité de jouissance... Abus ne veut rien dire que spécifiquement jouissance : abus ici est à prendre comme pôle opposé dans ce que j'ai évoqué ce matin des deux versants de *l'utendum* – de ce qui est fait pour servir – et du *fruendum* – c'est-à-dire de ce dont on jouit.

Qu'il y ait, chez l'être parlant... parce que nous n'avons pas à proprement parler de témoignage ailleurs, à notre connaissance : il ne semble pas que les animaux sauvages soient si cruels, si cruels que le chat qui est incontestablement une dépendance de l'homme... le chat jouit sans doute, mais comment le savoir, de la souris avec laquelle il se livre à un certain nombre de jeux de pattes... Mais enfin, pour ce qui est de prendre, selon la formule de Sade, partie du corps du prochain pour objet de sa jouissance... D'ailleurs là on ne sait plus où est le sujet, si c'est l'actif ou le passif, et c'est en ça que la jouissance, et la jouissance qu'il faut appeler par son nom, la jouissance sadique, se manifeste pour ce que j'ai dit ce matin, pour la suppléance la plus proche de ce qui supposerait que la jouissance sexuelle soit une jouissance unitive.

<sup>(86)</sup> Il est bien clair que la jouissance sadique n'est pas une jouissance unitive, mais ça nous entraînerait un tout petit peu loin, ça nous entraînerait très nettement à ceci : c'est qu'il suffit de lire Sade... Sade... Sade est tel dans ses imaginations... la verge de Dieu, si vous me permettez cette évocation... C'est en fonction de ce tiers, enfin, qu'il exècre, mais qu'il avoue servir, que la jouissance sadique s'établit. Elle est donc loin d'être ce quelque chose qu'on essaie de nous dire en le mettant sous le chef de je ne sais quelle agressivité pure et simple... comme si l'être humain était si agressif.

On n'a jamais massacré son prochain que pour son bien, hein ?

C'est tout de même pas pour rien que la psychanalyse a qualifié de l'ambivalence ce qu'on appelle en général l'amour : c'est toujours par amour qu'on tue son prochain.

Alors la jouissance sadique, ça n'a rien à faire avec une espèce de jeu parodique, qui montre que pour certains il est nécessaire, pour baiser, de s'aider un peu avec des images.

Et c'est naturellement, comme toutes les images, emprunté à la volonté divine.

C'est pour le bien que tout ça se fait.

On dirait qu'il y a le masochiste... Enfin, nous en parlerons une autre fois.

C'est un petit plaisantin, le masochiste. Il a trouvé quelque chose de particulièrement fin, et quand il est du type Sacher-Masoch – c'est-à-dire quand il est un homme selon toute apparence, n'est-ce pas... le fait qu'il remette l'affaire à la femme à condition, bien sûr, que ça ne soit pas trop fort, et puis, surtout, que ce soit des tortures morales – lui sait, en somme, à peu près, ce que c'est que la jouissance.

Mais il la mordille, enfin il en touche les bords... Tout ça ne va jamais très loin, c'est pas plus sérieux... c'est pas plus sérieux que... enfin, que quelque chose qui quand même fait l'assiette.

L'assiette de tout ça est ce qu'on appelle en général l'amour.

Voilà un petit livre, comme ça, que j'avais apporté parce que j'avais pensé... – pourquoi pas ? si j'avais eu ici un autre type de réunion que celle que j'ai eu ce matin... J'avais apporté un petit livre qui s'appelle : *Le* <sup>(87)</sup> *problème de l'amour au Moyen Âge*. C'est paru en 1908, d'un certain Abbé Rousselot. Ça prouve qu'évidemment... que les bonnes traditions, enfin, quoi qu'on en pense, ne fléchissent jamais... jamais dans l'Église, n'est-ce pas ?

Moi, j'ai entendu parler du thomisme dès que je suis arrivé à l'adolescence, et Dieu sait qu'on en faisait à ce moment-là grand cas, mais alors que j'étais tout bébé il y avait déjà des gens qui parlaient très très bien du thomisme, et qui s'apercevaient très bien de ce que cela voulait dire : à savoir qu'il n'y a pas de théorie de l'amour qui soit fondable, qui soit sensée,

qui ait une cohérence logique, qui ne se fondât pas, cette théorie de l'amour, sur l'amour de soi, c'est-à-dire ce qu'on appelle en général l'égoïsme.

L'abbé Rousselot voudrait bien que ce ne soit pas si triste, mais il est forcé de reconnaître qu'on ne peut dire quelque chose de cohérent sur l'amour que sur la base d'une extension de l'amour de soi : c'est-à-dire qu'en somme, Saint Thomas, il n'était absolument pas idiot, à ceci près qu'il était probablement un peu hypogénital. Enfin, Saint Thomas s'est tout de même aperçu, pour des raisons très fondées, s'articulant sur Aristote n'est-ce pas, que le *velle bonum alicui*, c'est-à-dire le vouloir du bien à quelqu'un, ça veut dire en somme prendre son affaire en main, c'est-à-dire se le soumettre. Et après tout c'est quand même une dimension tout à fait tangible des exigences de l'amour, que ça aboutisse à ceci : que ça ne peut que converger avec l'amour que mérite l'être suprême, puisque c'est lui le souverain bien.

On peut, en suivant le fil de sa nature propre, c'est-à-dire en somme voulant d'abord à soi-même du bien... on ne peut que confluer dans cette bonitude – puisque le terme existe en latin – dans cette *bonitas* universelle.

Mais je ne sais pas ce qu'il vous en semble, à vous rappeler les choses que vous pouvez entendre non seulement à tous les coins de rue, mais aussi dans tous les coins d'église – quoique, pour l'instant, enfin, on y mette un peu de sourdine, n'est-ce pas, puisque... le cœur n'y est plus.

Il est certain que ce n'est plus tellement pour des raisons idéologiques qu'on extermine son prochain. Je ne dis pas que tout ça constitue un progrès. Mais je crois que les gens qui se sont entre-tués dans les guerres de <sup>(88)</sup>religion, aimaient vraiment leur prochain : c'est probablement une des formes les plus tangibles de ce qu'on appelle l'amour. C'est pas du tout du sadisme, ça n'a rien à faire.

Le sadisme c'est un supplément, c'est quelque chose tout à fait d'un autre ordre : ça vise le désir, ça n'a rien à faire avec l'amour.

L'amour, lui, vise l'être, et il faut bien dire que, comme l'a très bien dit, accentué, marqué Freud, l'amour est narcissique parce qu'il n'y a pas d'autres supports à donner au terme de l'être.

Ce qu'il y a de plus évidemment fâcheux, dans l'existence de l'être parlant, c'est qu'il est anthropomorphe.

Il est anthropomorphe pour ce qui est de l'autre, c'est-à-dire qu'il suppose que l'autre a la même entropie que la sienne. Ça le mène loin.

Il y a un glissement, n'est-ce pas, il y a un glissement : nous n'en sommes plus là.

L'amour, en fin de compte, au point où nous en sommes, l'amour c'est des petites affaires personnelles, enfin : tout à fait spécialement on ne sait vraiment pas pourquoi c'est celui-là qui fait plus de bruit, l'amour entre homme et femme par exemple – mais ça fait du bruit parce que... à cause... à cause des écrits-vains.

C'est tout aussi dramatique entre hommes, ou entre femmes. Enfin, là il s'agit de l'être, il ne s'agit plus de la jouissance, c'est une tout autre affaire, mais il est tout de même intéressant de voir qu'à la bonne époque de l'amour – parce que il y a une époque où l'on en a fait grand état – les philosophes n'arrivaient pas à en sortir, en tous cas par le motif du souverain bien.

Quand le cher Saint Thomas s'empare d'Aristote, il est foutu, il peut pas préserver l'autonomie divine : c'est l'extension... c'est l'extension de l'amour de soi qui motive l'hommage au souverain de l'univers.

On sent bien l'embarras que ça donne à quiconque essaye d'approcher l'articulation de l'amour dans une doctrine substantialiste, n'est-ce pas ?

Il est certain que ce n'est pas supportable, et d'ailleurs tous ceux qui avaient un petit peu plus de couilles au cul que Saint Thomas, à savoir un personnage aussi démoniaque que Saint Bernard, ou Hugues de Saint Victor – il y en avait quand même qui en avaient –, ceux-là parlent d'autre chose. Il leur faudrait que <sup>(89)</sup>l'amour soit extatique, c'est-à-dire qu'il y en ait deux et qu'on s'explique. Enfin, ça c'est très difficile à soutenir, c'est très difficile à

soutenir et à cause d'une identification insuffisante de ce que c'est que l'Autre à proprement parler... eh bien, ils en restent à je ne sais quel dialogue dérisoire avec la suprématie divine, dont le fil est tout à fait perceptible.

Ça nous mènerait un peu loin, si je disais ce que j'en pense.

Il y a quand même eu dans la suite un certain nombre de personnes sensées, qui se sont aperçues que... que le comble de l'amour de Dieu, ça devait être de lui dire... « si c'est ta volonté, damne-moi », c'est-à-dire exactement le contraire de l'aspiration au souverain bien. Ça veut tout de même dire quelque chose : mise en question de l'idéal du salut, au nom justement de l'amour de l'Autre. C'est à partir de ce moment-là que nous rentrons dans... dans le champ de quoi ?... dans le champ de ce que ça devrait être l'amour, si ça avait le moindre sens.

Seulement, c'est à partir de ce moment-là que ça devient absolument insensé, et c'est ça l'intéressant : c'est de s'apercevoir que quand on est entré dans une impasse, quand on arrive au bout, c'est le bout.

Voilà, c'est le bout et c'est justement ça qui est intéressant... parce que c'est là qu'est le réel.

Et ça a quand même une extraordinaire importance, que dans ce champ, et pas seulement dans celui-là, on ne puisse rien dire sans se contredire.

Alors au nom de ça, c'est très facile de reconnaître dans ce que je viens de dire, – qu'on ne peut rien dire sans se contredire – le principe de contradiction : ça veut dire que quand Freud découvre l'inconscient et qu'il dit « l'inconscient ne connaît pas le principe de contradiction »... Et au nom de ça, voilà tous les analystes libérés de dire la moindre chose de sensé sur quoi que ce soit, puisque la suprême réalité c'est l'inconscient et que l'inconscient... arrêtez-vous là, trois points... disent-ils : [*in falsetto*] *il ne connaît rien à la logique, pourquoi ? Parce que Freud a dit qu'il ne connaissait pas le principe de contradiction.* Mais les logiciens aussi savent que, le principe de contradiction, on s'en fout. Ils essayent même de construire une logique où on n'ait pas à user de principe de contradiction [...] sans principe de <sup>(90)</sup>contradiction il n'y a plus moyen de rien dire.

Ça ne veut pas dire pour autant que l'inconscient ne relève pas de la logique, s'il est tissé par le langage, s'il est structuré *comme* un langage.

Ce qu'on a à faire de mieux c'est à se rompre à ce qu'on appelle... enfin, quand on essaye de la construire, une logique. Enfin, comme ça, c'est très bien, vous savez, la logique d'Aristote... c'est tout à fait initiateur, c'est même génial... Bon, ceci dit, enfin, ça pouvait être perfectionné, ça pouvait devenir plus sérieux, disons.

Il y a quand même une renaissance de la logique qui a fait ses preuves, il faut bien le dire, et qui est très intéressante, justement pour permettre de cerner d'une façon articulable, les contours de l'impasse... C'est pas très difficile de s'apercevoir de choses qui ont le plus étroit rapport avec ce que j'appelais, pour l'instant, l'impasse de l'amour... dans la théorie des ensembles... Enfin, je me suis exercé à ça, mais je ne suis pas le seul, je me suis aperçu qu'il y a un type pas mal du tout... dont j'ai fait la connaissance à Rome, qui a rappliqué je ne sais pas d'où, de l'Amérique du Sud, pour fonctionner à Rome, et qui s'intéresse beaucoup à la théorie des ensembles. Ça lui semble, tout à fait, convenir à l'explication de Freud. Il ne me doit rien, hein ? C'est plutôt un type intelligent... il s'appelle Matte Blanco...

Enfin, on s'égare un peu en tout ça. Ça veut dire que plutôt, enfin, je vous livre, comme ça, des aperçus du genre conversation familière, de façon à aérer un peu l'atmosphère.

Confondre émotion et affect, c'est tout à fait injustifié.

Affect, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est absolument pas clair. C'est un mot, d'ailleurs, de construction tardive et de la plus grande prétention.

Il y a un certain nombre de fonctions qui se produisent du fait que l'homme habite le langage et que...

[...] le départ, n'est-ce pas, de la grande poésie, enfin [...] ce rapport fondamental qui s'établit par le langage et qu'il faut tout de même pas méconnaître : c'est l'insulte.

L'insulte, c'est pas l'agressivité, l'insulte c'est tout autre chose, l'insulte c'est grandiose, c'est la base des <sup>(91)</sup>rappports humains, n'est-ce pas... comme le disait Homère... Vous verrez que chacun prend son statut des insultes qu'il reçoit.

Qu'est-ce que ça veut dire d'essayer de camoufler ça avec je ne sais quelle peinture, comme ça, rosâtre, appeler ça l'émotion.

Non, les êtres humains vivent dans le langage, et le langage, c'est fait pour ça.

Alors, avec le temps on l'élabore, mais ce n'est pas une raison pour renier d'où l'on part.

L'angoisse,... elle est foutue dans la même parenthèse. C'est un tout autre tabac.

Comme les saints s'en sont aperçus... ils ont appelé ça : crainte sans objet.

C'est pas bête... c'est pas bête.

Ça veut dire : sans objet reconnu.

Puisque la notion même d'objet implique cette dimension de la reconnaissance, c'est-à-dire qu'elle est essentiellement conventionnelle : n'est d'objet que ce qui est objet pour nous tous, qui sommes ensemble ici dans cette salle.

Malheureusement, tous les objets ne sont pas aussi faciles à saisir que cette chaise ou ce bord de table où je suis.

Il y en a qui ne sont pas moins des objets à partir du moment où on les a reconnus ; et c'est à ça que je me suis efforcé, en définissant cet objet que j'ai appelé l'objet petit **a** [*ride*] faute de trouver mieux.

C'est absolument indispensable à manier ce que j'ai appelé ce matin la pulsion partielle.

L'objet petit **a**, c'est quelque chose qui se dérobe mais que l'analyse a fini par accrocher, et c'est ce rapport tout à fait radical qui tourne... qui tourne autour du sein – s-e-i-n –, qui tourne aussi autour de l'excrément, et puis autour aussi de deux autres objets possibles qui sont tout à fait capitaux, qui sont nommément ce qu'on appelle le regard et aussi bien la voix.

Il est clair qu'ils ont ceci de commun : d'être, au moins pour les trois premiers, liés à quelque chose qui palpète, à un orifice, à un bord, et que là il se produit quelque chose qui est un accomplissement de la jouissance de la pulsion partielle. C'est là qu'on peut arriver à en dessiner le contour.

Freud l'a fait d'une façon qui est incroyable, immortelle.

<sup>(92)</sup>La distinction de la source, de la *Quelle*, de la poussée, du *Drang*, du but et de l'objet qui se ne confondent pas, du *Ziel* et de l'*Objekt* qui sont différents, c'est là, enfin, quelque chose de tout à fait génial et qui mérite à soi tout seul ce qu'il faut bien appeler par son nom et ce que seule, justement, la logique mathématique nous permet d'aborder, à savoir une topologie.

À savoir quelque chose dont le schéma, le support, le contour n'est nulle part perceptible, mais seulement constructible et constructible logiquement.

La fonction qui joue ici, ce dont il s'agit, à savoir l'objet petit **a**, était évidemment de première urgence à évoquer dans ce dont je vous parlais ce matin, parce que cet objet petit **a**, je l'ai appelé petit **a** parce que c'est l'initiale en français de ce qu'on appelle l'autre : à ceci près, que justement ce n'est pas l'autre, c'est pas l'autre sexe, c'est l'autre du désir, c'est ce qui fait la cause du désir, c'est ce qui fait que les gens, en somme, malgré qu'il n'y ait pas le moindre rapport sexuel chez l'être parlant, les gens continuent à se reproduire, si vous me permettez le mot, en quelque sorte par erreur.

Ce qui les fait désirer, ce qui est la cause de leur désir, ça s'est recoupé, ça s'est confirmé, ça s'articule logiquement : c'est cet objet petit **a** qui les fascine – si je puis m'exprimer ainsi –, enfin, c'est cet objet petit **a** qui leur permet justement ce que Freud oppose à l'amour narcissique sous la forme de l'amour objectal, à ceci près, que ce n'est pas du partenaire, de l'autre sexué, ce dont il s'agit : c'est d'un fantasme.

C'est évidemment très grave, hein ? C'est très grave, mais on n'y peut rien.



Il suffit d'avoir analysé un certain temps un certain nombre de personnes, pour tout de même prendre l'idée que la cause du désir c'est toujours un peu à côté de ce que ça croit viser.

Vous me direz : c'est pas grave, si l'on continue tout bonnement à faire des petits – des petits, qui sont des petits **a** hein ? Comme c'est comme ça qu'il sont désirés, c'est ça qu'ils trouvent.

Et quand un être humain descend dans ce bas monde, à le supposer venir des hautes sphères, là où les âmes sont et d'où elles descendent, quand ils arrivent en bas ils sont déjà des petits **a**, c'est-à-dire qu'ils sont déjà à l'avance conditionnés par le désir de leur parents.

<sup>(93)</sup>C'est ça qui est le grave... c'est ça qui est le grave parce que c'est à titre de petits **a** qu'ils entrent dans la réalité – ce qu'on appelle la réalité, la réalité sur laquelle se fonde le principe de réalité, c'est-à-dire ce qui est censé à juste titre donner tout l'appareil de la maîtrise, du moi, du moi fort dont j'ai parlé ce matin – eh bien, quand ils entrent dans la réalité ils jouent le jeu... il jouent le jeu de ce qui fait la réalité anthropomorphe, c'est à savoir : le fantasme.

Tout ce qui pour chacun de nous constitue la réalité, la réalité dont on ne peut pas ne pas tenir compte, la réalité de la concierge, la réalité du copain, la réalité du voisin, la réalité de... du fait que vous êtes là à m'écouter, Dieu sait pourquoi, enfin : tout ça c'est du fantasme.

Il n'y a aucune autre raison à aucun de vos actes présents, passés comme futurs, que du fantasme, hein ?

Vous vous croyez obligés de faire des trucs qui ressemblent à ce que fait le voisin.

L'accès au réel, ce n'est pas commode en raison de ça. Heureusement, dans les coins où l'on s'y attendrait le moins, à savoir au niveau où l'on déconne si bien, dans la logique, il arrive de temps en temps qu'on serre les choses d'un peu plus près, d'un peu plus sérieux et, Dieu merci, il y a là la mathématique, et alors on arrive à s'apercevoir de ce que je vous ai dit tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il y a des impasses.

L'impossible, il n'est que là que nous pouvons avoir une petite idée de ce qui serait un réel qui ne serait pas fantasmagique. On ne voit pas autrement où nous pourrions en avoir la moindre idée.

C'est donner une très grande portée à cet appareil, de premier abord si décevant, qu'est le langage.

Le langage signifie, et comme chacun sait, ça va pas loin.

On peut même lui donner quelque chose qui aille au-delà de la signification, c'est-à-dire essayer de lui donner un sens : et à la vérité on n'a encore jamais rien trouvé de mieux que de lui donner le sens de la jouissance.

Mais enfin ça tourne, tout ça, assez court pour qu'à se fier à son seul pouvoir d'écriture, à sa puissance formelle à lui, le langage, qui n'est pas tout à fait la même que celle de la *Gestalttheorie*, on arrive à des paradoxes.

<sup>(94)</sup>C'est ça, c'est ça d'où nous pouvons prendre une toute petite idée que ça pourrait bien avoir un rapport avec le réel.

En tout cas, c'est à tenter... c'est à tenter, bien sûr, pour les spécialistes.

J'ai beaucoup interrogé les mathématiciens sur le sujet de ce d'où ils prennent leur jouissance.

La jouissance qui se prend dans une formalisation logico-mathématique, je ne peux pas dire que ça ne me dise pas, à moi, quelque chose.

Mais c'est justement parce que je suis un de ces dangereux spécialistes dont je vous parlais tout à l'heure : je ne peux pas très bien dire laquelle.

Mais il y a une chose certaine : c'est qu'il n'y absolument pas moyen de soutenir le discours analytique, de le soutenir je veux dire de le justifier, si vous n'êtes pas un de ces dangereux spécialistes, parce que sans ça c'est absolument intolérable : c'est une position absolument abjecte, je dois le dire à l'usage de ceux qui sont ici qui sont peut-être tentés de

devenir analystes. Ne faites pas ça : c'est une position abominable, on vous prend pour de la merde, vous savez ?

Je parle naturellement de celui dont vous recevez la demande : pour celui-là vous n'existez pas, hein ? Tout au plus vous serez la cause de son désir... Qu'est ce que vous en ferez, hein ? Enfin, c'est pas des trucs à faire, mais pour s'en apercevoir avant d'être pris – parce qu'une fois qu'on y est on y reste, surtout quand on est bien dans un fauteuil – c'est mieux d'en savoir un peu d'avance. Et enfin, pour en sortir, pour garder une petite ombre d'existence, il faut plutôt être de ceux qui s'intéressent à la logique.

Voilà. D'ailleurs, absolument impossible de faire passer un examen à cet égard, parce que la logique elle-même [...] c'est maintenant que ça se joue... on peut espérer, à partir du moment où l'on a élaboré la notion d'indécidable, comme logique, on peut quand même espérer y voir peut-être un peu plus loin.

Comme on ne sait pas à l'avance par quel biais un analyste, ou celui qui sera installé comme tel, saura se régler sur ces niveaux qui sont rigoureux et certains... Bon, il faut bien laisser entrer un peu de monde. Et puis, après tout, je ne vois pas pourquoi je m'en sentirais tellement responsable : parce que s'ils ne seront pas <sup>(95)</sup>analystes, ils seront employés ou peut-être même, je ne sais pas, guideurs de peuple, ils feront toutes sortes de choses qui ne sont pas pires, mais qui ne sont pas mieux non plus. Simplement, il faut savoir à l'avance que c'est pas une position très confortable, et surtout tout à fait inhabituelle, et que à la réduire à des choses déjà connues, par exemple à des fonctions que je viens de nommer, les guides ou les employés, ça va pas bien, ça tourne pas rond.

À cet égard le problème de la formation des analystes est très important.

Pour faire des analystes, évidemment, il faut ne pas prendre n'importe qui, parce que n'importe qui n'est pas capable d'entrer par la grande porte dans une analyse, simplement parce qu'il croit en avoir besoin...

*[Il discorso si interrompe per il cambio del nastro]*

Entrer dans l'analyse... À la vérité c'est à cause de ça, pour que ce métier ait un peu de sérieux, que j'ai essayé simplement de transmettre mon expérience : parce que, n'importe qui surtout pas que tout ce que j'apporte là – et pour ces pauvres petits signes algébriques dont je parlais tout à l'heure – que ça soit de la théorie.

Pour tous ceux, tout au moins, qui s'y mettent, qui écoutent, enfin, qui se laissent quand même là-dessus un petit peu éclairer : ça sert uniquement à la pratique.

L'objet petit *a*, bien sûr, il n'est pas là, ni nulle part, mais c'est déjà pas mal, en l'appelant comme ça, de pas croire, de pas pouvoir croire qu'on va le rencontrer.

C'est pas parce qu'on ne le rencontre pas qu'on ne rencontre pas ses effets, et ses effets fantasmatiques.

Ceux qui sont un peu formés à écouter ce que je raconte – ça les aide, c'est le moins qu'on puisse dire : ça, le petit *a*, aide – ça leur sert à quelque chose.

Il y a des gens qui... il y a un type, comme ça... je vais vous le raconter... parce qu'il n'est pas là, il n'est sûrement pas là, et je ne peux pas le raconter à Paris parce qu'il s'y reconnaîtrait. Il est venu me voir, il m'a dit : « Bonjour, je viens vous voir... » – je ne vous parle pas de ses antécédents parce que vous le reconnaîtriez, vous pourriez à la rigueur... un d'entre vous pourrait le reconnaître – bon, il me dit, oui : « Je viens vous voir parce que, d'abord, je vais vous dire ce que je pense : vous n'avez pas fait la théorie ». Je lui ai dit : « J'ai jamais cru ça... *[ride]* ... j'ai jamais cru une chose pareille ».

Enfin, j'ai pas commenté, parce que, quand même, il <sup>(96)</sup>faut laisser les gens parler, quand ils viennent demander quelque chose.

J'avais pas fait la théorie...

C'est ce que je suis en train de vous expliquer, justement, c'est que je ne fais pas de la théorie, que je n'ai pas une nouvelle conception de l'homme, quoi que ce soit de ce que je suis en train de vous articuler... ce qui fonctionne dans un discours qui ne ressemble à aucun de ceux qui lui sont contemporains, à savoir ce que j'appelle le discours du maître, ou le discours universitaire, ou le discours de l'hystérique. Bon, alors il m'a dit après :

« Deuxième chose » – parce que ça lui a coupé, naturellement, la chique que je lui dise que je n'ai jamais pensé faire la théorie.

Il m'a dit : « Je voudrais savoir ce que vous pensez de ceci : c'est que si je me fais analyser par vous... mais alors vous l'aurez » – parce qu'il ne se doutait pas un seul instant, ce cher homme, que ce qu'il me dirait, c'est avec ça que je la ferais. Parce que c'était, enfin, manifestement quelqu'un qui, lui, croyait avoir des vues théoriques. Il avait déjà assez approché l'analyse pour avoir à lui sa petite contemplation du discours analytique.

Bon.

Là-dessus il n'a pas poussé plus loin, enfin, ce qu'il avançait.

Je lui ai dit simplement que, en effet, je l'attendais là... nous étions au pied du mur, mais enfin, qu'il fasse comme il l'entendait, s'il croyait que je lui déroberais la théorie analytique...

Enfin... c'est à ça qu'on a à faire dans tout un certain champ.

J'ai eu pendant des temps des gens qui m'écoutaient le matin, comme ça, quand je faisais mon séminaire, et puis qui se trouvaient en analyse avec moi, et le soir ils écumaient là sur mon divan parce qu'ils disaient que je leur avais coupé l'herbe sous les pieds.

C'est à savoir, qu'il est clair que si ce n'était pas levé tout fleuri de ma bouche, ça n'aurait pu fleurir que dans la leur.

C'est un niveau très intéressant, ça, de la demande, et de la demande de formation analytique, et dont la dimension, je crois, doit tout à fait échapper à ceux qui sont dans le discours universitaire.

Je veux dire que le discours universitaire est installé de façon telle [...] l'idée de l'espèce de passe qui fait <sup>(97)</sup>qu'à se confier à quelqu'un on lui donne des lumières qui soient en quelque sorte inondantes, définitives... C'est bête incontestablement, mais justement... les dimensions de la bêtise sont infinies, et elles ne sont pas assez interrogées.

Je crois qu'en fin de compte, c'est ça la grande originalité... enfin, pour être vraiment bien à fonctionner comme analyste il faudrait à la limite arriver à se faire plus bête que de nature soi-même.

Moi je ne peux pas m'y efforcer, vous comprenez, parce que... comme ça, c'est pas mon fort... Mais c'est en ça qu'il y a de l'espoir... une ressource : le salut si je puis dire – en tant que ce mot soit quelque chose qui ait pour moi un sens bien consistant – peut nous venir peut-être du fond même de la bêtise – qui sait, hein ?

C'est de là peut-être qu'un nouveau soleil pourrait se lever sur notre monde, qui est un tout petit peu, comme ça, trop empêtré par une exploitation, il faut bien le dire, du désir.

Je dois dire que ça fonctionne.

Vous voyez : je continue, je me laisse entraîner.

Il faut que je m'arrête.

L'exploitation du désir, c'est la grande invention du discours capitaliste, parce qu'il faut l'appeler quand même par son nom.

Ça, je dois dire, c'est un truc vachement réussi.

Qu'on soit arrivé à industrialiser le désir, enfin... on ne pouvait rien faire de mieux pour que les gens se tiennent un peu tranquilles, hein ?... et d'ailleurs on a obtenu le résultat.

C'est beaucoup plus fort qu'on ne le croit : heureusement il y a la bêtise, hein ?, qui va peut-être tout foutre en l'air – ce qui ne sera pas plus mal parce qu'on ne voit pas où tout ça conduirait autrement.

Bon. Enfin, en voilà assez sur l'angoisse et sur la jouissance.

J'ai quelque autre chose encore...

Quelle heure est-il ?

Six heures et demie...

Je n'ai répondu bien sûr qu'à une question, mais tant pis, l'autre sera pour demain, parce que moi, j'ai maintenant envie d'aller faire un petit tour chez mon libraire milanais...